

VII

A SYDNEY

Lorsque M. Benoît revint à lui, il tenta de se lever, mais les forces lui manquèrent et il retomba sur son lit. Il crut, un instant, qu'il rêvait. Au lieu de se trouver à l'hôpital, il lui sembla être dans une jolie petite chambre propre et bien éclairée, qu'il était couché dans un bon lit, entouré de rideaux qui lui semblèrent les mêmes qu'il avait au Canada. Il ouvrit de nouveau les yeux et il jeta un cri de surprise. Ce n'était pas un rêve, il voyait près de son lit le même fauteuil, le même prie-Dieu qu'il avait chez lui. M. Clermont était à son chevet, accompagné d'une religieuse, qui lui offrit une tasse contenant un cordial qui ramena peu à peu ses forces.

— Que veut dire tout ceci, demanda-t-il, est-ce un rêve ? Oh ! laissez-moi rêver, alors, je suis si heureux.

Puis, se tournant vers la Sœur, il lui dit :

— Hélas ! j'ai bien souffert...

— Prenez courage, monsieur, reprit la Sœur, vos souffrances sont finies, nos bons soins vous ramèneront à la santé.

— Ah ! non, ne me cachez rien, je sais que je vais mourir, et d'ailleurs, pourquoi vivrais-je ? Mieux vaut la mort qu'une aussi pénible existence.

— Il ne faut pas désespérer ainsi de la Providence, reprit doucement la sainte fille, vous reverrez sous peu votre enfant.

— Ah ! n'essayez pas de m'abuser, je ne vois que trop l'impossibilité d'un tel bonheur...

Il prononça encore quelques paroles inintelligibles, le délire s'empara de lui. Il revint peu à peu et, regardant en sa chambre, il s'écria :

— Mais que vois-je ?... Perdrais-je raison ?...

Il pâlit de nouveau, et il allait s'évanouir, lorsqu'une jeune fille se précipita vers lui en criant :

— Mon père ! mon père !...

J.-G. BOURGET.

(L'fin au prochain numéro)

JEAN

Affectueusement dédié à ma chère tante.

C'était un beau jour du mois de mai. L'horizon, ce matin-là, était apparu en feu et le soleil était monté, jetant partout sa clarté radieuse, sa chaleur bienfaisante. L'air était plein de vie, d'amour et de bonheur. Le brin d'herbe des champs se redressait, vigoureux, pour abriter la violette parfumée ; et les grands bras du chêne se couvraient de petites feuilles mignonnes qui, bientôt, en grandissant, jetteraient sur la terre leur ombre et leur fraîcheur.

Au seuil de toutes les portes, dans un petit village non loin d'une de nos grandes villes du Canada, de joyeux enfants prenaient leurs ébats en s'enivrant des caresses de la brise. Cinq ou six garçonnets se faisaient surtout remarquer par leurs joyeux éclats de voix et la franche gaieté de leur rire qui s'égrenait dans l'air comme une cascade de perles.

L'un d'eux, un enfant de six ans à peine, avait de longues boucles blondes tombant sur ses épaules. Ses yeux étaient d'un bleu foncé, profonds et tristes. Il avait l'air doux, intelligent, mais rêveur. Il était fils unique d'une pauvre femme dont le mari était mort poitrinaire, alors que le chérubin n'était encore qu'au berceau.

C'était du fruit de son travail qu'elle l'avait élevé ; et si parfois elle avait voulu lui remplacer un vêtement usé, ou lui donner un jouet nouveau, les veilles avaient été plus longues et les privations plus dures. A force de tirer l'aiguille, les doigts de la pauvre veuve s'étaient fatigués et raidis ; ses yeux s'étaient affaiblis ; mais qu'importe, il grandirait, son Jean ! Et ne lui rendrait-il pas au centuple son travail et son amour ? Il était déjà si bon, son cœur si généreux, ses sentiments si nobles ! Déjà, elle le voyait un homme, entouré à son tour d'une famille, tandis qu'elle, vieille et cassée, peut-être frappée de cécité, habiterait sous son

toit, prenant avec reconnaissance le pain de l'amour filial. Et, dans ces moments de rêve, elle saisissait dans ses bras l'enfant adoré ; et c'était des caresses, des baisers jusqu'aux larmes !

Ce matin là, elle avait hésité avant de le laisser sortir. Un vague pressentiment, une crainte irraisonnée s'étaient emparées d'elle ; mais enfin, il lui fallait bien, à lui aussi, un peu d'exercice, un peu d'air pur ; et il ne courait aucun danger, il ne s'éloignerait pas, il le lui avait promis.

Souvent, elle laissait tomber son ouvrage, et par la fenêtre entr'ouverte, elle le contemplait un instant. Leurs regards se rencontraient, et un sourire d'ineffable amour s'épanouissait sur les lèvres de la mère et du fils.

L'enfant, d'abord tranquille, s'était peu à peu égayé à la vue de ses compagnons. Il allait, venait, courait joyeusement, en secouant sa tête fine, et ses éclats de rire répétés venaient résonner aux oreilles de la vaillante femme.

Soudain, la balle lancée par un petit bras vigoureux a été bondir au loin, et la course folle commence. Jean s'élance ; il veut arriver le premier ; il court, il vole, il va traverser la route... Mais hélas ! il n'a pas vu un lourd camion chargé de pierres qui s'avance là, tout près de lui. Jean veut retourner sur ses pas, il est renversé, il tombe, les chevaux se cabrent. Mon Dieu ! va-t-il être tué !

Un cri d'angoisse s'échappe de toutes ces jeunes poitrines ; on le voit un instant se débattre et le véhicule passe lentement...

Une large tache de sang rougit la poussière du chemin, et Jean, le blond chérubin, le fils bien-aimé, l'espérance de la veuve, git là... la tête broyée...

Pâle, comme un spectre, la pauvre mère apparaît bientôt au milieu du cercle de curieux, formé autour du petit cadavre. Elle s'agenouille, prend, dans ses tremblantes mains la tête sanglante de son fils, contemple ses beaux yeux, clos pour toujours, cette petite bouche qui jamais plus ne lui sourira, ce corps bien-aimé qu'il faudra bientôt porter dans la tombe : et sans laisser échapper une plainte, sans qu'une larme vint mouiller sa paupière, ni un sanglot soulever sa poitrine, elle porte la main à son cœur, et s'affaisse lentement...

Quand on la releva, elle était morte.

FIDELIS.

Ottawa, Octobre 1898.

Je reconnais Dieu à ses œuvres comme j'ai reconnu ma mère à ses caresses. — DE GÉRANDO.

Avant de demander une fille en mariage, étudie bien le caractère de la mère.

LE LANGAGE DES BIJOUX

Je suis heureuse de pouvoir mettre sous vos yeux, Mesdames, une étude curieuse sur les bijoux que vous portez au hasard, sans songer, ainsi que le faisaient souvent nos aïeules, à la vertu ou à la chance qu'elles peuvent nous communiquer.

Oh ! ce n'est pas parole d'Evangile, à coup sûr, le langage des pierres précieuses ; mais c'est amusant, et si quelqu'une d'entre vous veut en savoir plus, connaît le talisman en accord avec sa nature, qu'elle écrive à Stella.

Aujourd'hui, pour varier les bals et concerts qui s'éternisent, lisez mes révélations ; je crois que d'en tenir compte ne vous sera pas nuisible :

Le DIMANCHE, jour consacré au soleil — ne vous effrayez pas de mes airs de kabale — il convient de mettre comme bijou le rubis. Cette gemme calme la colère et donne de l'audace ; elle conjure les fantômes, guérit de la peur, chasse la tristesse et préserve des maladies de foie.

Le LUNDI, jour de la lune, songez à l'émeraude, qui est la pierre de chasteté et se brise au moment d'une faute contre les mœurs. Placée sous la langue elle fait prédire, elle amasse les richesses, donne de l'esprit et conserve la mémoire. Portée en bracelet, de manière à toucher au poignet le mont de la lune, sa vertu est inmanquable.

Pour le MARDI, qui doit son nom à Mars, choisissez l'améthyste. Elle garde de l'ivresse et des dangers d'empoisonnement.

Le MERCREDI, voué à Mercure mettez au petit doigt (en chiromancie le petit doigt appartient à Mercure) une bague avec une algue marine. Cette pierre transpire la vertu de faire aimer ceux qui la portent par tous ceux qui la touchent, en leur donnant la main, ou boivent l'eau dans laquelle elle a trempé.

Le JEUDI, jour de Jupiter, il y a le choix entre la chrysolithe, qui préserve des atteintes de la goutte, rend sage, empêche les folies, et l'escarboucle, qui brille la nuit et éloigne les ennemis.

Le VENDREDI, voué à Vénus, est le jour du diamant. Cette gemme a le privilège de donner l'intuition et de se ternir au contact de la main d'un traître.

Le SAMEDI, où règne Saturne, impose la calcédoine portée au troisième doigt, qui fait réussir dans les entreprises difficiles ; elle préserve des procès et querelles et protège les voyageurs.

Il y en a pour tous les goûts n'est-ce pas ? et on s'explique que l'impératrice Solla-Paulina, si elle était tant soit peu superstitieuse, ait pu en porter sur elle pour trois millions.

ASTRA.



LA CHASSE AUX CANARDS.—SAUVE QUI PEUT !